

La barbe ne fait pas le philosophe... l'évolution dans le vêtement, si !

Le Monde.fr | 08.04.2014 à 10h53 •



***L'Evolution dans le vêtement.* En lisant à côté du titre de ce petit ouvrage le nom de Darwin, les hypothèses se bousculent : canular ? texte méconnu (voire un inédit découvert récemment !) de l'auteur de *L'Origine des espèces* ? ignorance consternante d'un opus que tout le monde connaît mais pas nous ? Et puis, on s'avise (peut-être moins rapidement qu'on ne l'aurait souhaité) que le prénom du père de la théorie de l'évolution est Charles et certainement pas George Howard, lequel, âgé de 25 ans quand il publia cet article, en 1872, était, en l'occurrence, le fils de Charles... La sélection naturelle avait donc permis que le fils héritât de la théorie édiflée par le père — appliquée à un domaine bien incongru cependant, puisqu'il s'agit de la mode.**

L'idée de ce texte, dont les éditions Allia proposent une nouvelle traduction par Claire Debru (la première en France l'avait été à l'initiative de l'Institut français de la mode), est que « *la transformation du vêtement présente une forte analogie avec celle des organismes, telle que l'exposent les théories modernes de l'évolution* ». Dans la version paternelle, l'idée d'« évolution » signifie que la sélection naturelle retient certaines formes ou aptitudes organiques plutôt que d'autres quand celles-ci se révèlent utiles pour la survie ou avantageuses en vue de la reproduction sexuelle. Corrélativement, certains organes ou appendices ou éléments de parure deviennent inutiles, ce qui conduit à deux cas de figure : soit ils disparaissent puisqu'ils sont sans bénéfice aucun (voire deviennent de dangereuses faiblesses), soit ils restent là mais atrophiés et à l'état de simples vestiges qui font signe vers une fonction disparue à jamais.

George H. Darwin illustre, en les appliquant au champ vestimentaire, ces différentes conséquences de la théorie de l'évolution. Ainsi, certains vêtements font la preuve de leur utilité et résistent aux changements de modes : « *Nous pourrions illustrer ce point en faisant valoir l'importance qu'ont pris, dans notre garde-robe, des articles tels que le manteau déperlant et le chapeau indéformable* » (on pourrait aujourd'hui citer l'indémodable succès du blue-jean). D'autres finissent par disparaître : « *Dès qu'il n'est plus indispensable que les hommes soient prêts à enfourcher leur monture à tout instant de la vie active, et puisqu'il y a longtemps que le mode équestre n'est plus le principal moyen de déplacement, les culottes courtes et les bottes évoluent en pantalon.* »

Enfin, certaines caractéristiques vestimentaires devenues totalement inutiles subsistent, amoindries ou alors excessivement mises en valeur, sous la forme de survivances : « *A l'origine, les chapeaux étaient taillés dans des*

matériaux souples, probablement du tissu ou du cuir, et, afin qu'ils épousassent la forme de la tête, on y insérait un cordon de serrage, facilitant la contraction. (...) La marque de survivance de cette cordelette ou de cette bande est attestée par le ruban qui ceint aujourd'hui les chapeaux. » L'effet queue de pie de nombreux manteaux serait ainsi analogue à la queue du paon : totalement inutile du point de vue de la survie, mais avantageux pour séduire les femelles. Quand à « l'encoche dans la pliure du col du manteau et du veston », elle ressemblerait davantage aux ailes de l'oiseau kiwi, moignons d'un membre autrefois actif. C'est une manière de dire que tout s'explique : l'apparement gratuit, l'accessoire le plus étrange, l'ornement le plus improbable ne sont pas (quand ils ont été « sélectionnés », retenus dans le temps par-delà les changements de mode) là par hasard.

Chose étonnante, George H. Darwin choisit de n'appliquer son raisonnement qu'au vestiaire masculin car, dit-il, « l'habillement des dames conserve une similitude générale d'une époque à l'autre malgré la grande instabilité du détail, aussi se prête-t-il moins aux observations sur ce sujet que celui des messieurs ». Sur l'idée d'une moindre évolution de l'apparence féminine, il rejoint son père, qui écrivait dans *La Descendance de l'homme* : « Lorsque les mâles diffèrent des femelles au point de vue de l'apparence extérieure, c'est, à de rares exceptions près — et cette remarque s'applique à tout le règne animal — le mâle qui a subi le plus de modifications ; en effet, la femelle continue ordinairement à ressembler davantage aux jeunes de l'espèce à laquelle elle appartient ou aux autres membres du même groupe. » Etant donné l'absence totale d'évolution de la condition féminine jusqu'au XX^e siècle, ce fixisme vestimentaire (porter des jupes et des robes, en gros) n'est pas très étonnant. En revanche, le second point (« la grande instabilité du détail ») est plus problématique pour la thèse que George Darwin veut défendre : la « frivolité » de l'habillement féminin, le foisonnement éruptif et par effets de rupture de nouvelles modes, la multiplication des accessoires et le rythme effréné auquel ils sont remplacés — ce qu'on pourrait en somme appeler une surévolution constante — est difficilement compatible avec les principes du darwinisme père ou fils (variations insensibles, évolution sur un temps long, continuité, explication par l'utilité à la survie ou l'avantage à la reproduction...).

La barbe ne fait pas le philosophe...

L'expression, devenue proverbiale, est l'équivalent de « l'habit ne fait pas le moine ». Dans une interprétation toute personnelle de l'expression, j'y vois une manière de dire que la philosophie ne se trouve pas forcément là où on le croit souvent, à savoir dans les choses importantes, austères et sérieuses, et qu'elle n'est pas réservée qu'aux mines graves qui se grattent la barbe d'un air inspiré et sévère. Des talons aiguilles, un bâton de rouge à lèvres, l'apparence d'une star, un vêtement à la mode, tout cela peut donner naissance à d'étonnants philosophèmes... !

L'expression est dérivée d'un passage du Traité d'Isis et d'Osiris, de Plutarque (vers 46-125 apr. J.-C.) : « Car ce qui fait les philosophes, ô Cléa, ce n'est ni l'habitude d'entretenir une longue barbe ni le manteau. » On la retrouve chez Aulu-Gelle (vers 130-180 apr. J.-C.) dans *Les Nuits attiques* : « Hérode Atticus, consulaire célèbre par les charmes de son esprit et par son éloquence dans les lettres grecques, fut un jour accosté en ma présence par un personnage recouvert d'un manteau : cet homme portait une longue chevelure et une barbe qui descendait au-dessous de la ceinture : il lui demanda de l'argent pour acheter du pain. Hérode lui demande qui il est. Celui-ci, d'un air et d'un ton de grandeur, dit qu'il est philosophe, et il s'étonne, ajoute-t-il, qu'on lui fasse cette question, puisqu'on sait bien qui il est. “Je vois, dit Atticus, une barbe et un manteau, mais je ne vois pas encore un philosophe. Dis-moi, sans te fâcher, à quelle marque veux-tu que nous le reconnaissons selon toi ?” »

Pour aller plus loin :

George H. Darwin, *L'Evolution dans le vêtement*, traduction de Claire Debru, Paris, éditions Allia, 2014

Charles Darwin, *L'Origine des espèces*

(http://classiques.uqac.ca/classiques/darwin_charles_robert/origine_especes/origine_especes.html)

Charles Darwin, *La Descendance de l'homme et la sélection sexuelle*

(http://classiques.uqac.ca/classiques/darwin_charles_robert/descendance_homme/descendance_homme.html)